

τοῦ ἀγίου Πάθους ὁ Βασιλεὺς τῶν Βασιλευόντων ἔβαινε πρὸς τὸ μαρτύριον, καὶ τὸ χριστεπώνυμον πλήρωμα ἐποτίζετο τὴν πικρὰν χολὴν καὶ ἐδέχετο τοὺς ἥλους, τὸ δέξος καὶ τὴν ἄκανθον, τὴν τυφὴν τοῦ τετυμψένου. Καὶ ἡμεῖς, μετὰ τοῦ ξένου ἡμῶν φίλου, παριστάμεθα ἐν γένεδφ τῆς λιτανείας, καθ' ἣν ἀτυχεῖς δεσμώται, συλλέγοντες χλοερὰ καὶ εὐώδη ἄνθη, ἡρξαντο ἐν δεμνότηι νὰ στολίζωσι τὸν Ἐπιτάφιον ἐν μέσῳ ὕμνων, δακρύων καὶ ἐγκαρδίου κατανύξεως. 'Ο συμπαθής ξένος, δὲ αἰσθηματικώτατος κ. **Χότκαι** πήτεντες ἐν ιερῷ προσοχῇ τὰς κινήσεις τῶν δεσμωτῶν. 'Η τελετὴ ἐν ταῖς φυλακαῖς τοῦ Στρατῶνος διήρκεσε τέσσαρας ὥλας ὥρας, οἱ δυστυχεῖς δεσμώται ἐγκαλλον ἐν σιγῇ βαθυτάτῃ καὶ ἄκρῳ σεβαδῷ, ἀπὸ τοῦ προσδώπου δὲ τῶν δυσμοίων τούτων πλασμάτων, οὐδὲ ἐπὶ στιγμὴν ἀπέστρεψε τὸ πάντοτε ἔνδακρον βλέμμα του δὲ παρήγορος ἐπισκέπτης. Βλέπων τὸ ὑμερον τῶν καταδίκων, οἵτινες ἔφερον πενιχρὸν καὶ τετομψένον πίστιν χιτῶνα, ἀλλὰ καθαρὸν καθ' ἅπασαν τὴν ιερὰν τελετὴν τῶν ἔξαιτὸν χιτῶνα, ἀλλὰ καθαρὸν καθ' ἅπασαν τὴν ιερὰν τελετὴν τῶν ἔξαιτὸν ψυνων τοῦ Ἐπιτάφιου, ἐν θελκτικῇ εὐλαβείᾳ παρηκολούθει σίων ὕμνων τοῦ Ἀναρχον διὰ τῶν ὡραίων καὶ οὐρανίων ἀσμάτων τῆς Ἑκκλησίας ἡμῶν. Πάντας κατέπληξεν δὲ θερμὸς πόνος τοῦ ξένου, οὐδεὶς δὲ πύνηθε νὰ συγκρατήσῃ ἀδάκρυτον τὸ δύμα του, ἐν φέτος καταρράκται θαλασσῶν δακρύων ἐπλήρουσιν τοὺς ὄφθαλμούς του μεγαλοκάρδου ποιτοῦ. . . Εἶναι δύσκολον ἐντελῶς νὰ ἐκφράσῃ τις ὅτι εἶδε, μόνον δὲ εἰς τὸ βάθος τῆς ψυχῆς τῶν παρευρεθέντων κατὰ τὴν στιγμὴν ἐκείνην, δύναται νὰ ἐξεγερθῇ δὲ θαυμασμὸς πρὸς δὲ, τι τοὺς ὄφθαλμούς γοντεύει καὶ τὴν καρδιαν πλημμυρεῖ. . .

*
 Ο κ. Χότκαιρος, ως τὴν γλυκυτέραν ἀνάμνησιν τῆς ὀλιγοπούλου διαμονῆς του ἐκείνης ἐν τῇ μικρᾷ γωνίᾳ τῆς Ἀθηναϊκῆς γῆς, πήτις τῷ ἐνέπτυνε τὴν αἰσθητικωτάτην Ὡδὸν του, ἔπειτα ἡμῖν τὴν φωτογραφίαν του, ἥν μὲ τὴν Ἑλληνικὴν ἐνδυμασίαν ἔκαμεν ἐνταῦθα, ἐξ ἄγνοῦ αἰσθήματος πρὸς τὸ ἡμέτερον "Ἐθνος". Ταύτην παραθέτομεν ἀνωτέρῳ ἐπὶ τῇ δημοσιεύσει τοῦ ὡραίου ποιήματος τοῦ Φιλελληνικωτάτου Ἄνδρος, οὐ ν̄ ἐκλεκτὴ συνεργασία τιμῆς ἡμᾶς περιβλέπτως, παρέχει δ' ἐν ταύτῃ ἀληθές καλλιτεχνικὸν ἐντούφημα εἰς τοὺς ἀναγνώστας τῆς «Ποικίλης Στοᾶς». ΙΩΑΝΝΗΣ ΑΡΣΕΝΗΣ

ΙΩΑΝΝΗΣ ΑΡΣΕΝΗΣ

A MON ILLUSTRE AMI
Monsieur PHILOPÆMEN PARASKEVAÏDÈS

AUX pieds de ces débris des merveilles antiques,
Colonnes, chapiteaux, majestueux portiques,
Où revit dans la mort la grandeur du passé ;
Près des temples toujours debout de l'Acropole,
Qui tremblent sur leur base au moindre vent d'Eole,
Comme un grand vieillard harassé ;

C'est là que j'ai trouvé dans ma course lointaine
 Un compagnon dont l'âme était aussi sereine
 Que le ciel azuré qui bornait mon regard,
 Un ami, dont le cœur ouvert semblait me dire:
 Je suis là pour t'aimer comme pour te sourire,
 Voici mon cœur, prends en ta part.

Et j'ai lu dans ce cœur ainsi qu'en un beau livre
 Qui cache sa splendeur par des fermoirs de cuivre.
 Il dévoila pour moi ce trésor athénien ;
 Et j'ai vu rayonner tout autour de sa tête
 Dans l'amour du prochain la gloire du poète
 Et les vertus du citoyen.

I

On prétend que notre âme appartient à la terre,
 Qu'elle vit parmi nous quand morte est la matière
 Orphée en son tombeau n'est donc pas tout entier,
 Le poète en mourant ne brise pas sa lyre,
 Il voit le survivant où son esprit va luire
 Et lui dit: «sois mon héritier».

Sans doute c'était là ta noble destinée
 De saisir de nos jours la lyre abandonnée
 De ces poètes-dieux qui chantaient autrefois
 Devant le Parthénon l'amour de la patrie
 Ou qui dans les forêts appaisaient la furie
 Des lions au chant de leur voix.

Dieu, lorsqu'il te créa, t'avait sacré poète.
 Enfant, tu gravissais les sentiers de l'Hymète,
 Abeille diligente, en y faisant du miel.
 Les roses sous tes pas étaient si parfumées,
 La mer était si bleue et si loin des fumées
 C'était si beau de voir le ciel !

Les fleurs, les prés, les bois, le sommet des montagnes,
 Le ruisseau qui murmure à travers les campagnes,
 Avec toi tout chantait la nuit comme le jour :
 Et pour accompagner ton hymne à la nature
 Tous les petits oiseaux cachés dans la verdure
 Gazouillaient leurs refrains d'amour.

Mais la mer t'attirait, soit que tranquille et belle
 Elle semblait bercer la légère nacelle
 Comme une mère porte un enfant endormi ;
 Soit que, précipitant ses ondes courroucées,
 Elle heurtait ses flots aux roches hérissées
 Qui faisaient face à l'ennemi.

Excelcior ! plus haut ! La nuit étend ses voiles,
Dans le ciel obscurci scintillent les étoiles.
Et voici que Phœbé vient, le disque vermeil,
Parcourir à pas lents son royaume éphémère,
Tel un grand teu-follet qui tremble au cimetière,
Jusqu'au gai retour du soleil.

Dans la nuit du passé c'est alors qu'on se plonge
 On revoit ses amis qui ne sont plus, on songe,
 Et loin des bruits éteints de la foule qui dort.
 On s'élève plus haut vers la sphère infinie
 Où tout est éternel, où tout est harmonie
 Où tout brille comme au Thabor.

L'homme monte vers Dieu, cet idéal suprême,
 Sonder la profondeur immense du problème
 De l'amour inconnu qui nous mit ici-bas,
 Et, Prométhée heureux, redescend sur la terre
 En rapportant le feu divin qui nous suggère
 D'ouvrir notre cœur et nos bras.

Ah ! c'est là le secret de ta bonté naïve
 Qui fait la charité de cette main active
 Qui donne sans compter et sans se souvenir,
 Telle que l'enseignaient autrefois les apôtres
 Qui disaient : « Aimez-vous, frères, les uns les autres, »
 Et levaient leurs mains pour bénir.

II

Il était, nous dit-on, jadis un solitaire
 Si pieux et si bon que dans toute la terre
 Les hommes, admirant les bienfaits si nombreux
 Qu'il semait en chemin comme on sème de l'herbe
 Se demandaient souvent si peut-être le Verbe
 N'était point revenu chez eux.

Et les anges un jour dirent] au saint ermite :
 « Dieu veut récompenser ici-bas ton mérite.
 » Veux-tu faire un miracle ? à ta voix, si tu veux,
 » L'océan s'ouvrira pour te livrer passage
 » Veux-tu ressusciter un mort ? »

— Non, dit le sage,
 Ce n'est point l'objet de mes vœux.

— « Veux-tu que sur tes pas les fleurs naissent à terre ?
 » Que la mère qui voit mourir son fils espère ?
 » Que l'aveugle aperçoive un rayon de soleil ?
 » Que le sourd puisse entendre un ravissant poème
 » Et le muet crier à sa mère : « je t'aime,
 Avec un bonheur sans pareil ? »

» Veux-tu comme un prophète annoncer des oracles ?
 » Il faut que dès ce jour tu fasses des miracles.
 » Choisis »

— « Eh ! bien, dit-il, si tel est mon devoir,
 Je demande au Seigneur qu'il m'accorde la grâce
 De faire un peu de bien aux hommes quand je passe
 Mais sans jamais plus le savoir. »

— Qu'il en soit fait ainsi, répondirent les anges,
 Jamais tu n'entendras l'écho de tes louanges. »
 Et le vieillard allait toujours droit] son chemin,
 Et son ombre en passant verdissait la prairie,
 Guérissait le malade, illustrait la patrie
 Et consolait de tout chagrin.

Il allait toujours droit son chemin et son ombre
 Répandait des bienfaits incroyables, sans nombre.
 Par un secret besoin de faire à tous le bien,
 Comme l'abeille fait le miel, comme la rose
 Embaume le jardin sitôt qu'elle est éclosé,
 Et toujours sans en savoir rien.

C'est ainsi que tu vas le chemin de la vie.
 Tu vas, tu vas toujours et ton ombre est suivie
 Par tous les malheureux qui veulent t'approcher
 Pour toucher ton manteau, implorer, sans mot dire,
 Un conseil, un bon mot, quelquefois un sourire,
 Ayant une larme à sécher.

Tu protèges l'enfant et la veuve qui pleure,
 Tu défends l'orphelin qui gémit ou qu'on leurre,
 Au prisonnier flétri tu sais rendre l'espoir,
 Et si, pour la justice, un échafaud s'apprête,
 Au bandit repentant qui va livrer sa tête,
 Tu dis: «Dans mes bras!... Au revoir!»

Aimer, aimer encore et se donner soi-même
 Même à son ennemi qui vous crie: Anathème!
 Ah! c'est beau, c'est bien là la passion d'un saint.
 Sauver l'humanité qui pleure ou qui soupire,
 Arracher la patrie aux griffes du vampire,
 Qui, c'est un travail surhumain.

III

La patrie! à ce nom tout ton être s'enflamme
 Ne lui donnes tu pas et ton cœur et ton âme,
 Le culte qui vers Dieu fait monter de l'encens?
 Ne vois-tu pas en elle une mère adorée
 Grande dans tous les temps et toujours vénérée
 Même par ses anciens tyrans?

O Grèce, ô doux pays où le soleil rayonne
 Sur les vieux monuments qui forment ta couronne,
 Où la mer est si bleue, où tout ce que l'on voit,
 Tout ce que l'on entend, l'on touche ou l'on respire
 Crie à chaque passant ce seul mot qui l'inspire:
 «Enfant, regarde et souviens-toi!

» Souviens-toi d'un passé dont les splendeurs divines
 » Étalent à tes pieds les superbes ruines;
 » Souviens-toi des héros qui l'épée à la main,
 » Arrêtaient le barbare et le jetaient par terre;
 » Ecoute Démosthène et sa voix de tonnerre,
 » Pense au dernier républicain.

» Relis mes orateurs, chante avec mes poëtes,
 » Suis moi vers Olympie et jouis de mes fêtes,
 » Vois dans l'Aréopage un apôtre de Dieu,
 » Socrate avec Platon vont de nouveau t'instruire,
 » Viens pleurer près de moi: le Turc veut tout détruire
 » Avec le fer, avec le feu.

» Béni soit Dieu ! mes fils ont enfin la victoire !
 » S'ils ont versé leur sang, ce sang c'est de la gloire
 » Dont ils ont coloré leur drapeau triomphant.
 » Je renais de ma cendre et Dieu qui me patronne,
 » Voulut placer bien haut sa croix sus la couronne
 » Qui me gouverne et me défend »

Ah : puisse ma patrie, aux époques prochaines
 De ses enfants captifs briser les lourdes chaînes
 Et marcher le front haut et fier vers l'avenir.
 Le passé lumineux brillera dans l'histoire ;
 Mais pensons bien aussi qu'une nouvelle gloire,
 Il nous faudra la conquérir.

Voilà ce que ton cœur avait mis dans le livre
 Qui cachait sa splendeur par des fermoirs de cuivre,
 Tu dévoilas pour moi ce trésor athénien
 Et j'ai vu rayonner tout autour de ta tête
 Dans l'amour du prochain la gloire du poète
 Et les vertus du citoyen.

Bruxelles, 19 Août 1895

HENRY HAUTTECŒUR

— Υπῆρχον γυναῖκες ἐν Σκυθίᾳ, τῶν ὁποίων τὸ βλέμμα, ὅπόταν αὗται ὠργίζοντο, ητον ικανὸν νὰ φονεύῃ ἄνθρωπον. Παρ’ ἡμῖν σήμερον οἱ αἰσθηματικοὶ ποιηταὶ φονεύονται μόνον ἀπὸ γλυκὰ μάτια.

— Καὶ ἡ ἀναιδεία εἶναι συνήθεια. Καὶ τὸ ἔργον ματὰ καιρὸν ἔξαλείφεται.

— Εἴναι ὅστις ἀγαπᾷ δὲν σκέπτεται—ἄρα ὅστις σκέπτεται δὲν ἀγαπᾷ.

— Αἱ γυναῖκες ἐν Φιλανδίᾳ τὸ ἐπὶ τῶν χειλέων φίλημα θεωροῦσσιν ὡς τὴν ἐσχάτην τῶν οὐρών, καὶ παρ’ αὐτοῦ τοῦ ἀγαπημένου διδόμενον.

— Κόρη γιὰ δός μου τὸ φίλη λέγουσιν οἱ νέοι τῆς Οὐγγαρίας, ὅταν παίζουν τὸ φίλη, κατὰ τὸ δόπον ἡ κόρη, ήτις ἥδεις κάστε εἰς αὐτὸν τὸ παιγνίδιον, ὑποχρεοῦσαι ἀνέκαιρέτως νὰ δώσῃ εἰς τὸν σύντροφον αὐτῆς ἐν φίλημα.

— Εὔχουσι καὶ οἱ Ἡγεμόνες τὰ εἰδύλλια τῶν καὶ παραδειγματα ἐν μικρὸν ἀνέκδοτον τῆς Πριγκηπίστης Αὐγύριστας Βικτωρίας καὶ τοῦ Αὐτοκράτορος τῆς Γερμανίας Γουλιέλμου. Εἴκοσιν ἐτῶν ὁ Γουλιέλμος μετέψη πρὸς ἐπίσκεψιν τοῦ Δουκὸς τοῦ Σέλσιχ Ὁλστατοῦ καὶ τῆς οἰκογενείας του. Ἡτο ἀνοίξις καὶ ἡ φύσις ἀνθοῦσσεν, ἐπανηγύριζεν ὅλοληρος. Οἱ Πρίγκηψ Σουλιέλμος ἡμέραν τινα περιεπάτει εἰς τὸν κῆπον, ὅποταν ὑπὸ τὰ πυκνὰ φύλλώματα τῶν δένδρων εἶδε μίαν αἰώραν κινουμένην ὅπο τοῦ ὑπὸ ἀνέμου. Ηληστάζει καὶ βλέπει ἔκθαμβος μειδώσαν ὅπο τὰ κλειστά ὅπο τοῦ ὑπὸ βλέφαρά της, νεαρὸν κόρην κοινωμένην ἐν μέσῳ τῶν εὐωδιῶν τῆς φύσεως. Αὐτὴ θὰ ὀνειρεύετο τοις τὸν Πρίγκηπα καὶ τὸν θρόνον του ἐν τῇ παιδικῇ της φαντασίᾳ, ἐκεῖνος τὴν ἔξελαθεν ὡς νύμφην τοῦ δάσους. Ἡ κόρη ἔξυπνησεν ἐκ τοῦ κρότου τῶν πτερυνιστήρων τοῦ γενεροῦ Πρίγκηπος, ἡρυθρίσαν, ἐταράχθη . . . Μετὰ τινας ἡμέρας ἐωράσθησαν οἱ ἀρραβώνες των.

— Ο Γάλλος ἀγαπᾷ τὴν γυναῖκα.

— Ο Γερμανός . . . τὸν ζυθον.

— Ο Ἀγγλος . . . τὸ σπόρτ.

— Ο Ἰσπανός . . . τὰς ταυρομαχίας.

— Ο Ἰταλός . . . τὸ Θέατρον.

— Ο Τούρκος . . . τὸ πιλάρι.

— Καὶ ὁ Ἑλλην . . . τὸν . . . ὅπνον.